

ANTHOLOGIE DE SONNETS

I. L'« inventeur » de la forme

Nulle paix je ne trouve, et je n'ai pas de guerre à faire :
Je crains et j'espère ; je brûle et je suis de glace.
Et je vole au plus haut des cieux, et je gis à terre ;
Et je n'étreins nulle chose, et j'embrasse le monde entier.

Qui me garde en prison la porte ne m'ouvre ni ne ferme,
Ni ne me tient pour sien, ni ne défait les liens ;
Amour ne me tue pas et ne m'ôte pas mes fers,
Ne me veut pas vivant, et ne vient pas à mon secours.

Je vois et n'ai point d'yeux, et sans langue je crie ;
Et je désire périr, et demande de l'aide ;
Et pour moi je n'ai que haine et pour autrui qu'amour

Je me repais de ma douleur, et en pleurant je ris ;
Également m'insupportent vie et mort :
En cet état je suis, Madame, pour vous.

Pétrarque (Italie, XIV^e s.), *Le chansonnier*,
traduction de Jean-Claude Monneret

2. XVI^e siècle

Quand j'écoute l'horloge égreneuse du temps
Et vois le jour se fondre en nuit hideuse et noire,
Violette, à mes yeux s'effacer ton printemps
Et les boucles de jais prendre pâleur d'ivoire,

Les grands arbres encor des feuilles dépouillés
Dont le troupeau lassé cherchait l'abri naguère,
Les verts épis de juin en gerbes reliés,
Hirsutes et blanchis portés sur une bière,

Alors sur ta beauté je rêve et j'aperçois
Qu'il te faudra du Temps joindre l'empire sombre,
Car douceurs et beautés, oubliées de soi,
Meurent dès qu'elles voient leurs sœurs sortir de l'ombre ;

Et, sinon des enfants, qui te protégera
Contre la faux du temps lorsqu'elle t'atteindra ?

William Shakespeare (Angleterre, XVI^e s.)
Traduction Jean Malaplate

Tandis que pour ternir l'éclat de tes cheveux,
Le soleil, or poli, vainement étincelle ;

Tandis qu'avec mépris au milieu de la plaine
Ton front blanc se compare à la beauté d'un lis ;

Tandis que pour cueillir chacune de tes lèvres
Vont après toi plus d'yeux qu'après l'œillet précoce
Et tandis que triomphe avec un frais dédain
Sur le luisant cristal ton col délicieux,

Cède à ce col, ce front, ces lèvres, ces cheveux,
Avant que ce qui fut en ton âge radieux
Or pur, et lis, œillet, cristal luisant,

Non seulement devienne ou argent ou violette
Flétrie, mais avec toi tout cela réuni,
Terre, fumée, poussière, ombre, néant.

Luis de Gongor (Espagne, XVI^e s.)
Traduction de Pierre Darmangeat, 1964

Violante m'ordonne de faire un sonnet,
De ma vie je ne me suis vu en un tel embarras ;
On dit que quatorze vers c'est un sonnet ;
Tout en plaisantant, en voilà trois ci-dessus

Je pensai que je ne trouverai pas de rime,
Et je suis à la moitié d'un autre quatrain ;
Mais si j'arrive au premier tercet,
Il n'y a dans les quatrains rien qui m'épouvante.

Je suis en train d'entrer dans le premier tercet,
Et il semble même que j'y entre d'un bon pied,
Puisque avec ce vers j'y mets fin.

Déjà je suis dans le second, et je soupçonne même
Que je suis en train d'achever treize vers ;
Comptez s'ils sont quatorze, et le voilà fait.

Lope de Vega (Espagne, XVI^e s.)
Traduction de G. Boussagol, Delagrave, 1930

SONNET VIII

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie.
J'ai chaud extrême en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup, je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène.
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé

SONNET XVIII

Baise m'encor, rebaise-moi et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las, te plains-tu ? çà, que ce mal j'apaise
En t'en donnant dix autres doucereux.
Ainsi mêlant nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra,
Chacun en soi et son ami vivra.
Permetts m'amour penser quelque folie

Toujours suis mal, vivant discrètement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

Louise Labé

REGRETS, VI

Las ! Où est maintenant ce mépris de Fortune
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cet honnête désir de l'immortalité,
Et cette honnête flamme au peuple non commune ?

Où sont ces doux plaisirs qu'au soir, sous la nuit brune,
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté,
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté,
Je les menais danser aux rayons de la lune ?

Maintenant la Fortune est maîtresse de moi,
Et mon cœur, qui soulait être maître de soi,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuient.

De la postérité je n'ai plus de souci,
Cette divine ardeur, je ne l'ai plus aussi,
Et les Muses de moi, comme étrangères, s'enfuient.

Joachim du Bellay

REGRETS, XVI

Cependant que Magny suit son grand Avanson,
Panjas son cardinal, et moi le mien encore,
Et que l'espoir flatteur, qui nos beaux ans dévore,
Appâte nos désirs d'un friand hameçon,

Tu courtises les rois, et, d'un plus heureux son,
Chantant l'heur de Henri, qui son siècle décore,
Tu t'honores toi-même, et celui qui honore
L'honneur que tu lui fais par ta docte chanson.

Las ! et nous cependant nous consumons notre âge
Sur le bord inconnu d'un étrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter,

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangés flanc à flanc parmi l'herbe nouvelle,
Bien loin sur un étang trois cygnes lamenter.

Joachim du Bellay

REGRETS, XXXI

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay

REGRETS, XXXIX

J'aime la liberté, et languis en service,
Je n'aime point la cour, et me faut courtiser,
Je n'aime la feintise, et me faut déguiser,
J'aime simplicité, et n'apprends que malice;

Je n'adore les biens, et sers à l'avarice,
Je n'aime les honneurs, et me les faut priser,
Je veux garder ma foi et me la faut briser,
Je cherche la vertu, et ne trouve que vice;

Je cherche le repos, et trouver ne le puis,
J'embrasse le plaisir, et n'éprouve qu'ennuis,
Je n'aime à discourir, en raison je me fonde;

J'ai le corps maladif, et me faut voyager,
Je suis né pour la Muse, on me fait ménager,
Ne suis-je pas, Morel, le plus chétif du monde ?

Joachim du Bellay

REGRETS, LXXXVI

Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourcil,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un Messer non, ou bien un Messer si ;

Entremêler souvent un petit *E cosi*,
Et d'un *son Servitor* contrefaire l'honnête,
Et comme si l'on eût sa part en la conquête,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi ;

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la façon d'un courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence ;

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, et mal vêtu
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

Joachim du Bellay

REGRETS, CXXXV

La terre y est fertile, amples les édifices,
Les poêles bigarrés et les chambres de bois,
La police immuable, immuables les lois,
Et le peuple ennemi de forfaits et de vices.

Ils boivent nuit et jour en Bretons et en Suisses,
Ils sont gras et refaits et mangent plus que trois:
Voilà les compagnons et correcteurs des Rois,
Que le bon Rabelais a sumommés Saucisses.

Ils n'ont jamais changé leurs habits et façons,

Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ils comptent à leur mode, et de tout se font croire.

Ils ont force beaux lacs, et force sources d'eau,
Force prés, force bois. J'ai du reste, Belleau,
Perdu le souvenir, tant ils me firent boire.

Joachim du Bellay

SONNETS POUR HÉLÈNE, XLIII

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant:
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos:
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard

AMOURS DE MARIE, II, 4

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube, de ses pleurs, au point du jour l'arrose;

La Grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroise;

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

Pierre de Ronsard

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies;
Qui ne les eût à ce vêpre cueillies,
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries,
Et, comme fleurs, périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame;
Las ! le temps, non, mais nous nous en allons,
Et tôt seront étendus sous la lame !

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle,
Pour c'aimez-moi cependant qu'êtes belle.

Pierre de Ronsard

DERNIERS VERS

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharmé, dénérvé, démusclé, dépulvé,
Que le trait de la Mort sans pardon a frappé;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,
Ne sauraient me guérir; leur métier m'a trompé.
Adieu, plaisant Soleil ! mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami me voyant en ce point dépouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face

En essayant mes yeux par la Mort endormis ?
Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis !
Je m'en vais le premier vous préparer la place.

Pierre de Ronsard

3. XVII^e siècle

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Pierre de Marbeuf

SONNET INACHEVÉ

Fagoté plaisamment comme un vrai Simonnet,
Pied chaussé, l'autre nu, main au nez, l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur ma caboche
Un coffre de Hollande en guise de bonnet.

Là, faisant quelquefois le saut du sansonnet
Et dandinant du cul comme un sonneur de cloche,
Je m'égueule de rire, écrivant d'une broche
En mots de Pathelin ce grotesque sonnet.

Mes esprits, à cheval sur ces coquecigrues,
Ainsi que papillons s'envolent dans les nues,
Y cherchant quelque fin qu'on ne puisse trouver.

Nargue ! C'est trop rêver, c'est trop ronger ses ongles
Si quelqu'un sait la rime, il peut bien l'achever.

Saint-Amant

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle :
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts,
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle:
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnaître un miracle invisible.

En ce nombre infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu ma raison ? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas ?

François de Malherbe

Vous faites voir des os quand vous riez, Hélène,
Dont les uns sont entiers et ne sont guère blancs ;
Les autres, des fragments noirs comme de l'ébène,
Et tous, entiers ou non, cariés et tremblants.

Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine
Et que vous éclatez à vous rompre les flancs,
Non seulement la toux mais votre seule haleine
Peut les mettre à vos pieds, déchaussés et sanglants.

Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse ;
Fréquentez les convois et devenez pleureuse :
D'un si fidèle avis faites votre profit.

Mais vous riez encore et vous branlez la tête !
Riez tout votre souûl, riez vilaine bête :
Pourvu que vous creviez de rire, il me suffit.

Paul Scarron

De toutes les laideurs Francine est la plus laide :
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts,
Et tant de saletés habitent sur son corps
Que d'un retrait rempli les parfums il excède.

La clarté de son teint du sublimé procède,
Il la garde dedans et la porte dehors ;
Sa voix d'une quenouille imite les accords,
Et l'art n'y peut jamais donner aucun remède.

La cire de ses yeux éblouit les regards ;
Ainsi que dans le miel Amour y tient ses dards,
Dont il la perce à jour comme l'on fait un crible.

Mes yeux en la voyant font un mauvais repas ;
Qu'en dis-tu ma raison, crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'abhorrer pas ?

Anonyme

Une querelle littéraire

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint:
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla;
J'en connais de plus misérables.

Isaac de Benserade

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût r'appeler ma liberté bannie.

Dès long-temps je connais sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyr, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte, et me promet secours,
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle ;

Après beaucoup de peine, et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y r'engage plus que ne font tous mes sens.

Vincent Voiture

A PROPOS DE LA QUERELLE ENTRE URANISTES ET JOBELINS

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement,
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé ;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Pierre Corneille

4. XIX^e siècle

Ne ris point du sonnet, ô critique moqueur.
Par amour autrefois en fit le grand Shakespeare ;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que Le Tasse aux fers soulage un peu son cœur.

Camoëns de son exil abrège la longueur ;
Car il chante en sonnets l'amour et son empire,
Dante aime cette fleur de myrte, et la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur.

Spenser, s'en revenant de l'île des Féeries,
Exhale en longs sonnets ses tristesses chéries ;
Milton, chantant les siens, ranimait son regard.

Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France.
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

Saint-Beuve

SONNET Imité de l'italien

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire.
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

À l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle,
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

Félix Arvers

Fort
Belle,
Elle
Dort.

Sort
Frêle !
Quelle
Mort !

Rose
Close,
La

Brise
L'a
Prise.

Jules de Rességuier

PAYSAGE POLAIRE

Un monde mort, immense écume de la mer,
Gouffre d'ombre stérile et de lueurs spectrales,
Jets de pics convulsifs étirés en spirales
Qui vont éperdument dans le brouillard amer.

Un ciel rugueux roulant par blocs, un âpre enfer
Où passent à plein vol les clameurs sépulcrales,
Les rires, les sanglots, les cris aigus, les râles
Qu'un vent sinistre arrache à son clairon de fer.

Sur les hauts caps branlants, rongés des flots voraces,
Se raidissent les Dieux brumeux des vieilles races,
Congelés dans leur rêve et leur lividité;

Et les grands ours, blanchis par les neiges antiques,
Cà et là, balançant leurs cous épileptiques,
Ivres et monstrueux, bavent de volupté.

Leconte de Lisle

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du chamier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,

Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles..

José Maria de Heredia, *Les Trophées*

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant,
Et le fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Sais rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tourmant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.
José Maria de Heredia, *Les Trophées*

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici:
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur ;
On voit, à contempler ma mine
D'Abyssinienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme son cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. d'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

À UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant:
« Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique,
Et je baisai sa main blanche, dévotement.

- Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !
Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine, *Poèmes saturniens*

MA BOHÈME

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme:

Nature berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud

LE MAL

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !... -

- Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud

AU CABARET-VERT

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
- Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
De beurre et de jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. - Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

- Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! -
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, - et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil amiéré.

Arthur Rimbaud

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes:
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
- O l'Oméga, rayon violet de ses Yeux !

Arthur Rimbaud

SPLEEN

Tout m'ennuie aujourd'hui. J'écarte mon rideau.
En haut ciel gris rayé d'une éternelle pluie,
En bas la rue où dans une brume de suie
Des ombres vont, glissant parmi les flaques d'eau.

Je regarde sans voir fouillant mon vieux cerveau,
Et machinalement sur la vitre ternie
Je fais du bout du doigt de la calligraphie.
Bah ! sortons, je verrai peut-être du nouveau.

Pas de livres parus - Passants bêtes - Personne.
Des fiacres, de la boue, et l'averse toujours...
Puis le soir et le gaz et je rentre à pas lourds...

Je mange, et bâille, et lis, et rien ne me passionne...
Bah ! couchons-nous. - Minuit. Une heure. Ah ! chacun
[dort !

Seul, je ne puis dormir et je m'ennuie encor.

Jules Laforgue

SONNET

Moi, je vis la vie à côté,
Pleurant alors que c'est la fête.
Les gens disent : « Comme il est bête ! »
En somme, je suis mal côté.

J'allume le feu dans l'été,
Dans l'usine je suis poète ;
Pour les pitres je fais la quête.
Qu'importe! J'aime la beauté.

Beauté des pays et des femmes,
Beauté des vers, beauté des flammes,
Beauté du bien, beauté du mal.

J'ai trop étudié les choses;
Le temps marche d'un pas normal:
Des roses, des roses, des roses!

Charles Cros

SONNET
AVEC LA MANIÈRE DE BIEN S'EN SERVIR

Réglons notre papier et formons bien nos lettres :

Vers filés à la main et d'un pied uniforme,
Emboitant bien le pas, par quatre en peloton ;
Qu'en marquant la césure, un des quatre s'endorme...
Ca peut dormir debout comme soldats de plomb.

Sur le railway du Pinde est la ligne, la forme ;
Aux fils du télégraphe : - on en suit quatre, en long ;
A chaque pieu, la rime - exemple : chloroforme.
- Chaque vers est un fil, et la rime un jalon.

- Télégramme sacré - 20 mots. - Vite à mon aide...
(Sonnet - c'est un sonnet -) ô Muse d'Archimède !
- La preuve d'un sonnet est par l'addition :

- Je pose 4 et 4 = 8 ! Alors je procède,
En posant 3 et 3 ! - Tenons Pégase raide :
« O lyre ! ô délire ! ô ... » - Sonnet - Attention !

Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*

LE CRAPAUD

Un chant dans une nuit sans air...
La lune plaque en métal clair
Les découpures du vert sombre.

... Un chant ; comme un écho, tout vif
Enterré, là, sous le massif...
- Ca se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

- Un crapaud ! - Pourquoi cette peur,

Près de moi, ton soldat fidèle !
Vois-le, poète tondu, sans aile,
Rossignol de la boue... - Horreur ! -

... Il chante. - Horreur !! - Horreur pourquoi ?
Vois-tu pas son œil de lumière...
Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

.....
Bonsoir - ce crapaud-là c'est moi.
(Ce soir, 20 juillet)

Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*

À la nue accablante tu
Basse de basaltes et de laves
À même les échos esclaves
Par une trompe sans vertu

Quel sépulcral naufrage (tu
Le sais, écume, mais y baves)
Suprême une entre les épaves
Abolit le mât dévêtu

Ou cela que furibond faute
De quelque perdition haute
Tout l'abîme vain éployé

Dans le si blanc cheveu qui traîne
Avarement aura noyé
Le flanc enfant d'une sirène.

Stéphane Mallarmé

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Stéphane Mallarmé

Victorieusement fui le suicide beau
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !
O rire si là-bas une pourpre s'apprête
À ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau
S'attarde, il est minuit, à l'ombre qui nous fête
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête
Verse son caressé nonchaloir sans flambeau,

La tienne si toujours le délice ! la tienne
Oui seule qui du ciel évanoui retienne
Un peu de puéril triomphe en t'en coiffant

Avec clarté quand sur les coussins tu la poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer il tomberait des roses.

Stéphane Mallarmé

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Stéphane Mallarmé

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx !...
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est aller puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore).

Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licomes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor

Stéphane Mallarmé

5. XX^e siècle

NUIT RHÉNANE

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une
flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire
Apollinaire, *Alcools* (1912)

LES COLCHIQUES

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de ceme et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur ceme et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières

Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne
Apollinaire, *Alcools* (1912)

Sois soumis, mon chagrin, puis dans ton coin sois sourd.
Tu la voulais la nuit, la voilà, la voici:
Un air tout obscurci a chu sur nos faubourgs,
Ici portant la paix, là-bas donnant souci.

Tandis qu'un vil magma d'humains, oh, trop banals,
Sous l'aiguillon Plaisir, guillotiné sans amour,
Va puisant son poison aux puants carnavaux,
Mon chagrin, saisis-moi la main; là, pour toujours,

Loin d'ici. Vois s'offrir sur un balcon d'oubli,
Aux habits pourrissants, nos ans qui sont partis;
Surgir du fond marin un guignon souriant;

Apollon moribond s'assoupit sous un arc,
Puis ainsi qu'un drap noir traînant au clair ponant,
Ouais, Amour, ouais la Nuit qui sourd du parc.
Georges Perec

L'UNIQUE SONNET DE TREIZE VERS ET POURQUOI

Les mots nouveaux me donnent de la tablature,
Ils ne figurent pas au Larousse illustré
Et bien souvent je suis quelque peu étonné
Par ceux-ci, dont l'aspect semble contre nature :

Amalducien, bensilloscope, bergissime,
Blavièrement, braffortomane, duchater,
Lattissoir, lescurophage, queneautiser,
Quevaloïde, schmidtineux, à quoi ça rime ?

Mais il est parmi tous un mot imprononçable,
Sous un parler rugueux son sens est délectable,
C'est le mot : oulichnblkrtsfrllnns.

J'eus tort de faire appel à lui pour un sonnet
Car je ne trouve pas de rime à frllnns.

François Le Lionnais

Manger le pianiste ? Entrer dans le Pleyel ?
Que va faire la dame énorme ? L'on murmure...
Elle racle sa gorge et bombe son armure :
La dame va chanter. Un œil fixant le ciel

L'autre suit le papier, secours artificiel-
Elle chante. Mais quoi ? Le printemps ? La ramure ?
Ses rancœurs d'incomprise et de femme trop mûre ?
Qu'importe ! C'est très beau, très long, substantiel.

La note de la fin monte, s'assied, s'impose.
Le buffet se prépare aux assauts de la pause.
« Après, le concerto ?... - Mais oui, deux clavecins ».

Des applaudissements à la dame bien sage...
Et l'on n'entendra pas le bruit que font les seins
Clapotant dans la vasque immense du corsage.

Jean Pellerin

CHIEN ET LOUP

J'étais absent de moi plutôt nuage indécis
un passant pas très sûr d'être vraiment quelqu'un
Quelquefois j'hésitais sur le seuil de la porte
Une légère poussée j'aurais franchi le pas

Quelquefois j'étais là et parfois nulle part
Je ne savais plus où Je dormais sans dormir
présent les yeux ouverts absent les yeux fermés
j'habitais en sursis dans l'entre chien et loup

Tenté J'étais tenté de ne plus résister
Quel repos de sortir comme on quitte une pièce
où il y a tant de monde que personne n'y prend garde
Mais tu tenais ma main Tu disais Je suis là
J'ouvrais les yeux Le jour Ma vie Toi Oui

Et tu fermais la porte qui donne sur le noir

Maisons-Laffitte
juillet 1982

Claude Roy, *À la Lisière du temps*

6. Arts poétiques : le sonnet

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs français,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poème il bannit la licence :
Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy, qu'un saut chez l'épicié.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue et trop petite.

Nicolas Boileau, *Art poétique*

Veux-tu savoir les lois du sonnet ? Les voilà :
Il célèbre un héros ou bien une Isabelle.
Deux quatrains, deux tercets ; qu'on se repose là ;
Que le sujet soit un, que la rime soit belle.

Il faut dès le début qu'il attache déjà
Et que jusqu'à la fin le génie étincelle ;
Que tout y soit raison ; jadis on s'en passa ;
Mais Phébus le chérit, ainsi que sa prunelle.

Partout dans un beau choix que la nature s'offre ;
Que jamais un mot bas, tel que cuisine ou coffre,
N'avilisse le vers majestueux et plein.

Le lecteur chaste y veut une muse pucelle,
Afin qu'aux derniers vers brille un éclat soudain,
Sans ce vain jeu de mots où le bons sens chancelle.

Anonyme du XVIII^{ème} siècle

PETIT TRAITÉ SUR LE SONNET

Le Sonnet est toujours composé de deux quatrains et de deux tercets.

Dans le Sonnet régulier - riment ensemble :

1° le premier, le quatrième vers du premier quatrain ;
le premier et le quatrième vers du second quatrain ;
2° le second, le troisième vers du premier quatrain ; le
second et le troisième vers du second quatrain ;
3° le premier et le second vers du premier tercet ;
4° le troisième vers du premier tercet et le second
vers du second tercet ;
5° le premier et le troisième vers du second tercet.

Si l'on introduit dans cet arrangement une modifica-
tion quelconque,

Si l'on écrit les deux quatrains sur des rimes différen-
tes,

Si l'on commence par les deux tercets, pour finir par
les deux quatrains,

Si l'on croise les rimes des quatrains

Si l'on fait rimer le troisième vers du premier tercet
avec le troisième vers du deuxième tercet - ou encore le
premier vers du premier tercet avec le premier vers du
deuxième tercet,

Si enfin on s'écarte, pour si peu que ce soit, du type
classique,

Le Sonnet est irrégulier.

A propos du Sonnet, méditer avec grand soin les ob-
servations suivantes :

1° La forme du Sonnet est magnifique, prodigieuse-
ment belle - et cependant infirme en quelque sorte ; car les
tercets, qui à eux forment six vers, étant d'une part physi-
quement plus courts que les quatrains, qui à eux deux for-
ment huit vers -, et d'autre part semblant infiniment plus
courts que les quatrains - à cause de ce qu'il y a d'allègre et
de rapide dans le tercet et de pompeux et de lent dans le
quatrain ; - le Sonnet ressemble à une figure dont le buste
serait trop long et les jambes trop grêles et trop courtes. Je
dis ressemble, et je vais au-delà de ma pensée. Il faut dire
que le Sonnet ressemblerait à une telle figure, si l'artifice du
poète n'y mettait bon ordre.

L'artifice doit donc consister à grandir les tercets, à
leur donner de la pompe, de l'ampleur, de la force et de la
magnificence. Mais ici il s'agit d'exécuter ce grandissement
sans rien ôter aux tercets de leur légèreté et leur rapidité
essentiels.

2° Le dernier vers du Sonnet doit contenir un trait -
exquis, ou surprenant, ou excitant l'admiration par sa jus-
tesse et par sa force.

Lamartine disait qu'il doit suffire de lire le dernier vers

d'un Sonnet ; car, ajoutait-il, un Sonnet n'existe pas si la
pensée n'en est pas violemment et ingénieusement résumée
dans le dernier vers.

Le poète des Harmonies partait d'une prémisse très
juste, mais il en tirait une conclusion absolument fautive.

OUI, le dernier vers du Sonnet doit contenir la pensée
du Sonnet tout entière. - NON, il n'est pas vrai qu'à cause
de cela il soit superflu de lire les treize premiers vers du
Sonnet. Car dans toute œuvre d'art, ce qui intéresse, c'est
l'adresse de l'ouvrier, et il on ne peut plus intéressant de
voir :

Comment il a développé d'abord la pensée qu'il devait
résumer ensuite,

Et comment il a amené ce trait extraordinaire du qua-
torzième vers - qui cesserait d'être extraordinaire s'il avait
poussé comme un champignon.

Enfin, un Sonnet doit ressembler à une comédie bien
faite, en ceci que chaque mot des quatrains doit faire devi-
ner - dans une certaine mesure - le trait final, et que ce-
pendant ce trait final doit surprendre le lecteur - non par la
pensée qu'il exprime et que le lecteur a devinée -, mais par
la beauté, la hardiesse et le bonheur de l'expression. C'est
ainsi qu'au théâtre un beau dénouement emporte le suc-
cès, non parce que le spectateur ne l'a pas prévu - il faut
qu'il l'ait prévu -, mais parce que le poète a revêtu ce dé-
nouement d'une forme plus étrange et plus saisissante que
ce qu'on pouvait imaginer d'avance.

Théodore de Banville

Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus
intense.

Tout va bien au sonnet : bouffonnerie, galanterie, pas-
sion, rêverie, méditation philosophique.

Il y a là la beauté du métal et du minéral bien travaillé.
Avez-vous observé qu'un morceau de ciel, aperçu par un
soupon, ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par
une arcade, etc., donnait une idée plus profonde de l'infini
qu'un grand panorama vu du haut d'une montagne ?

Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il en faut
penser ; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en
faire de courts.

Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que
l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un
poème.

Charles Baudelaire, *Fusées*